



IS SOMETHING MISSING?

COMMISSARIAT : MOTHER

**AVEC AGNÈS ACCORSI, ANNE BOURSE, LÉA BOUTON,
THOMAS CAP DE VILLE, INÈS CHERIFI, GAËLLE CHOISNE,
ANTOINE CONDE, LADJI DIABY, CHERRY B. DIAMOND,
ANTOINE DONZEAUD, MIMOSA ECHARD, ISA GENZKEN,
DOMINIQUE GONZALEZ-FOERSTER, KINKE KOOI,
LAURA LAMIEL, ANNETTE MESSENGER, EMMA PASSERA,
SEQUOIA SCAVULLO, SCHAUBIZ, LISA SIGNORINI,
GAIA VINCENSINI, ANTOINE VIVIANI, VIOLETTE WOOD.**

**DOSSIER
DE PRESSE**

**IS SOMETHING
MISSING?**

**01.04.2023
→ 17.06.2023**

**CULLETTIVITÀ DI CORSICA
COLLETTIVITÀ DE CORSE**

**ME LES
MUSÉES
DE
CORSE**

**I AM AFRAID OF SILENCE
I AM AFRAID OF THE DARK
I AM AFRAID TO FALL DOWN
I AM AFRAID OF INSOMNIA
I AM AFRAID OF EMPTINESS**

**IS SOMETHING MISSING?
YES, SOMETHING IS MISSING
AND WILL ALWAYS BE MISSING
THE EXPERIENCE OF EMPTINESS**

**TO MISS
WHAT ARE YOU MISSING?
NOTHING
I AM IMPERFECT
BUT I AM LACKING NOTHING.
MAYBE SOMETHING IS MISSING
BUT I DO NOT KNOW
AND THEREFORE DO NOT SUFFER.**

**EMPTY STOMACH
EMPTY HOUSE
EMPTY BOTTLE
THE FALLING INTO
A VACCUM SIGNALS
THE ABANDONMENT
OF THE MOTHER.**

**LOUISE
BOURGEOIS,
I AM NOT
AFRAID,
2009.**

À la fois artistes et commissaires, Emma Passera et Violette Wood, fondatrices du collectif MOTHER, ont réuni 21 artistes pour une exposition qui nous invite à expérimenter la porosité entre espace intime et espace public. En anglais, il existe une nuance entre *house* et *home* qui marque la différence entre l'espace domestique physique et l'espace domestique mental, intime, où l'on se sent chez soi. Cette exposition-maison a donc pour but de vous emmener dans un voyage introspectif autour de la représentation de l'habitat. Inspirées par la *Womanhouse* de Judy Chicago et Myriam Shapiro, Emma Passera et Violette Wood ont sélectionné, dans une démarche féminine et féministe, des œuvres d'artistes de différentes générations. Chacune des créations participent à la construction, la déconstruction, et la reconstruction d'une maison utopique, à l'image des questionnements qui traversent leur proposition. « *IS SOMETHING MISSING?* » est l'interrogation qui vous accompagne tout au long de l'exposition, de la chambre des parents en passant par la salle de bain, le bureau ou encore le jardin. Pour leur première exposition en institution, Emma Passera et Violette Wood ont reconstitué autour d'elles une famille d'artistes qui, ensemble, offrent des réponses ouvertes, comme autant de registres d'une intériorité bousculée.

Fabien Danesi, Emma Passera et Violette Wood



AGNÈS ACCORSI L'ÂME HOSPITALIÈRE, 2002.

Vidéo. Œuvre de la collection du FRAC Corsica.

Sur le rivage corse, une femme se promène de façon nonchalante, telle une réminiscence de Marianne Renoir accompagnant Ferdinand Griffon dans *Pierrot le fou* (1965). Sauf que cette figure féminine tient une mitraillette et se donne pour une condensation des deux héros du film de Jean-Luc Godard embarqués dans leur escapade du refus. Le corps allie ici la séduction et le danger, au même titre que les méduses qui flottent dans la Méditerranée. Entre l'insouciance de l'été et la tension induite par le port d'armes, l'artiste ne choisit pas mais laisse poindre une ambivalence qui est le signe de sa liberté. Le titre reprend d'ailleurs les paroles d'Adamo dans *Les Filles du bord de mer* (1969) en écartant la candeur observée par le chanteur: « Je me souviens du bord de mer Avec ces filles au teint si clair Elles avaient l'âme hospitalière C'était pas fait pour me déplaire Naïves autant qu'elle étaient belles On pouvait lire dans leurs prunelles Qu'elles voulaient pratiquer le sport Pour garder une belle ligne de corps ». Le regard masculin objectifiant est définitivement détourné au profit d'une puissance qui témoigne de manière allusive que les filles n'ont plus l'intention de se laisser faire. Anonyme, le personnage féminin n'a plus besoin du récit des autres pour s'affirmer...

Née en 1967 à Ajaccio où elle vit, Agnès Accorsi a étudié à l'École supérieure d'art d'Aix-en-Provence. Jouant avec les codes de la féminité, elle met en scène le corps en assumant sensualité, force et mystère dans des œuvres qui vont du dessin à l'objet en passant par l'installation et la vidéo. Son travail a fait l'objet d'une exposition monographique au FRAC en décembre 2014 - mars 2015.



ANNE BOURSE LEVER DE SOLEIL, COUCHER DE SOLEIL, OÙ JE ME TROUVE EN CE MOMENT, 2021.

*Encre et crayon sur soie, ouate, mousse, acier, peinture glycéro, feutre à alcool. Dimensions variables.
Courtesy de l'artiste et de la galerie Crèvecœur.*

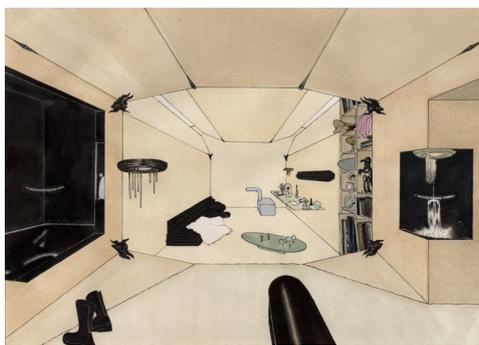
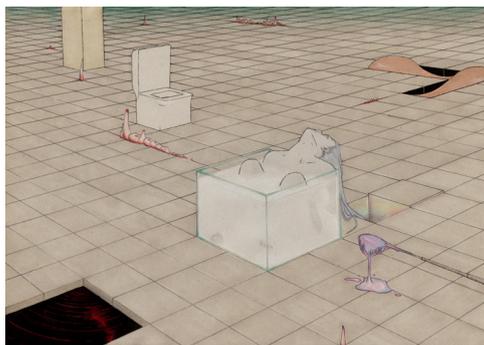
« BP: Ah j'adore ce violet et le bleu dans le violet. Les lits seront peints eux aussi ?

AB: Oui. Tu sais, j'ai un délire presque physique de... d'abord avec les couleurs et ensuite un vrai délire total avec l'idée de peindre du métal. Je ne l'ai jamais fait et je sens que ça va être une révélation... enfin j'espère! C'est un peu comme ces lits qui sont la transposition exacte d'un dessin dans une forme en métal. Peindre de l'acier, c'est un pur fantasme pour moi, quelque chose d'haptique. C'est du chaud sur du froid, un recouvrement. C'est mental et à la fois c'est juste très concret, enfin physique. »

Extrait du texte d'exposition "Different times, different Paul" Anne Bourse, Baptiste Pinteaux.

Avec *Lever de soleil, coucher de soleil, où je me trouve en ce moment*, Anne Bourse nous offre une installation habitée par une ambivalence mystérieuse entre sa force frontale, froide et imposante d'un côté, et de l'autre, une volonté de se cacher, de se couvrir, de se réserver. Les deux lits superposés sont ici recouverts d'un voile semi-transparent qui place directement cette œuvre dans une intimité à double sens. Les structures en acier sont colorées au feutre, l'artiste venant recouvrir toutes les traces froides du métal avec des verts, des roses, des bleus, des violets, etc. Les matelas sont également individuellement des pièces à part entière que l'artiste confectionne dans son appartement à Aubervilliers. Ils sont tous recouverts d'un motif dessiné à la main, car Anne Bourse attache plus d'importance aux petites imperfections, aux erreurs et aux maladresses du *handmade* qu'à la finalité même de sa pièce. Ces lits nous accueillent, nous attendent, et nous rejettent à la fois. L'artiste les décrit comme des objets à la marge, elle insiste sur le mouvement de la chute, de quelque chose qui tombe, qui ne tiendrait pas, car en réalité ces lits ne seraient pas utilisables.

Née en 1982, Anne Bourse est diplômée de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Lyon. Dans sa pratique, l'artiste vacille entre dessins, installations et sculptures toujours axées sur l'intime et le domestique, qu'elle déploie dans l'espace d'exposition, sans réellement jamais l'imposer.



**LÉA BOUTON
SANS TITRE, 2021. SANS TITRE, 2021.
SALLE DE BAIN, 2021. BAIN DE CHAOS, 2021.
SANS TITRE, 2022. SANS TITRE, 2022.**

6 dessins. Dessins sur papier recyclé, stylo feutre fin noir, Promarkers, crayons de couleurs. Dimensions : 18,2 x 25,5 cm

Les dessins de Léa Bouton forment un récit d'anticipation qui s'appuie sur des voyages dans des mondes parallèles... On y rencontre tous les éléments propres à la science-fiction: les architectures sont dystopiques, les formes sont noires, organiques et érotiques, et les lignes infinies et vectorielles. Les matières représentées sont hyperréalistes, que ce soit l'opacité et la brillance du latex ou la transparence et la fluidité de l'eau: elles constituent de la sorte des natures mortes sensuelles et inquiétantes. Les rites mortuaires symbolisés évoquent l'œuvre de H.R. Giger et Mire Lee pour le premier volet d'*Alien* (1979) et on y voit « la tension permanente entre l'autre monde et le charnel - et la représentation de l'immortel que seuls les mortels peuvent comprendre ». Le trait et la précision rappellent également l'univers néofuturiste de Sergio Sarri. Mais là où, chez le peintre, les figures sont robotiques et industrielles, chez Léa Bouton les personnages féminins renvoient à la figure de la cyborg telle que Donna Haraway l'a décrite dans son texte visionnaire de 1985, *Manifeste Cyborg*. Comme dans l'œuvre de l'auteure américaine, la biologie est au cœur de la pratique de Léa Bouton qui interroge notre rapport à l'anthropocentrisme. Ses paysages apparaissent alors comme les cartes d'un monde flottant et rhizomorphique.

Née en 1997, Léa Bouton est une artiste française vivant entre Nice et Paris. Elle est diplômée de la Villa Arson en 2022 avec les félicitations du Jury.



THOMAS CAP DE VILLE
NOUS NE T'OUBLIERONS JAMAIS, 2020-2022.
5 FOIS À 2 DOIGTS DE LA NOYADE, 2022.
LIVRE 6, 2016. LIVRE 8, 2018.

Nous ne t'oublierons jamais, 2020-2022. Livre fait main, carton, papier, sacs poubelles, scotch, colle, bouts de bois, stylos, feutres, lettres tampons, tirages photos argentiques et numériques sur papier photo et papier, Polaroids. Dimensions variables. 5 fois à 2 doigts de la noyade, 2022. Livre fait main, tissu d'un parasol, carton, papier, scotch, colle. Dimensions variables. Livre 6, 2016. Livre fait main, techniques et matériaux divers. Dimensions variables. Livre 8, 2018. Livre fait main, techniques et matériaux divers. Dimensions variables.

Les pièces de Thomas Cap de Ville sont des livres à exemplaire unique, méticuleusement fabriqués par l'artiste à partir de bouts de carton ou de squelettes de vieux carnets oubliés. Les pages de garde sont marbrées à la façon intemporelle d'un nombre incalculable d'éditions. Les livres ressemblent à des cadeaux qui nous invitent à les ouvrir, les consulter, les saisir. À l'intérieur, les pages sont peuplées de dessins, photos d'identité, Polaroids et textes qui sont les souvenirs visuels de la défunte jeunesse de l'artiste. Cette intimité photographique est accompagnée de reliques en tous genres ; plaquettes de cachets, cartes de métro, mèches de cheveux, insectes, dents... Ce sont ses archives personnelles collectées depuis sa majorité en 1996. Ces fragments de vie sont rassemblés comme dans un album de famille autobiographique célébrant l'itinéraire d'un jeune homme et son époque. Le chaos adolescent est disséqué, ordonné et fixé sous du scotch transparent qui sert de vitrine pour présenter les échantillons d'un musée qui rend hommage au passé. Les personnages que l'on retrouve au fil des pages ont parfois le teint pâle, le regard triste, ou au contraire exultent de joie et de gourmandise. « *Un jour le miroir m'a dit que je n'étais plus jeune, alors j'ai sorti toutes mes archives, j'en ai fait des reliques pour me souvenir* » confie Thomas Cap de Ville à propos de son œuvre.

Dans son livre « *Nous ne t'oublierons jamais* » l'artiste a demandé une photographie de chacun de ses proches quand ils étaient enfants puis adolescents. Chaque souvenir collecté est précieusement gardé à la manière d'un album qui habite une collection de témoignages anachroniques. Ce recueil écrit l'histoire d'une scène avec laquelle l'artiste a grandi. Sur le dos de son livre intitulé « *LIVRE 6* », une petite trousse en plastique rose transparente nous laisse voir son contenu, des lames de rasoir, des cotons et un gros sifflet vert. Une notice explique l'usage du kit: « *Si tu te tranches les veines et que tu le regrettes, tu souffles de toutes tes forces dans le sifflet prévu à cet usage ; on t'entendra et on te sauvera.* » Ce sont les indices d'une régression narcissique mystifiée où la violence côtoie l'innocence. Sa pratique nous prend en douceur, nous tord et nous autorise à regarder avec attention ces souvenirs qui se mélangent aux nôtres au fil des pages.

Né en 1978 à Rochefort, Thomas Cap de Ville vit et travaille à Paris. Son travail a été présenté dans des expositions collectives, notamment à la Fondation Cartier (2011). Sa première exposition personnelle a eu lieu au project space Goswell Road en 2017 suivie d'une autre en 2019. En 2020, il est invité à participer au programme de résidence du Confort Moderne où il présente sa première exposition institutionnelle avec un commissariat de Yann Chevalier.

INÈS CHERIFI CAN'T SLEEP WHILE UR STAND IN HERE, 2023.

Œuvre sonore

Composée en 2023 par Inès Cherifi, *Can't sleep while ur stand in here* est une pièce sonore qui s'appuie sur un dialogue poétique entre une voix, des machines, et une chorale digitale. Des sonorités fragiles, tremblantes, s'épaississent progressivement, au point que leur matérialité mute vers des sonorités « noises ». Les éléments deviennent de plus en plus incisifs, lors d'une lente élévation, tandis que la voix dessine des esquisses de mots sans jamais tout à fait atteindre le langage. Marquée par une influence baroque, la composition prend une dimension plus protectrice vers la fin, donnant l'impression d'une puissante immersion.

Inès Cherifi est une artiste, compositrice et violoniste, qui crée des hybridations qu'elle décrit comme des « sonorités mutantes ». Entre improvisations et compositions minutieuses aux sons romantiques, ses pièces produisent des récits hybrides aux connotations culturelles diverses qui révèlent une réflexion sur le caractère transmutable de notre société. Les alliages de matières produisent des explosions non verbales qui rythment de manière acérée les boucles de violon électrique en produisant des formes denses.

Née en 1998, Inès Cherifi vit et travaille à Saint-Ouen (93). Elle est diplômée de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris.. Elle a performé et a été exposée dans de nombreuses institutions et lieux culturels comme au Palais de Tokyo et à la Fondation Pernod Ricard à Paris, ou au Confort Moderne à Poitiers.

CHERRY B. DIAMOND AN ODE TO THE ATTEMPT, 2023.

Œuvre sonore

La pièce sonore de Cherry B Diamond *AN ODE TO THE ATTEMPT* est construite à partir d'éléments hétérogènes allant de la narration interactive à de la fiction basée sur des avatars issus de mondes virtuels en 3D. Entre méditation, berceuse et composition sonore, sa pièce créée pour l'exposition produit une atmosphère douce qui forme comme un abri. Elle évoque le moment du coucher, lorsque dans la lumière tamisée des chambres d'enfant, chaque ombre prend vie. L'artiste accompagne leur sommeil et les guide vers des sensations à la fois douces et vives. Le.la compositeur.ice est le.la chef.fe d'orchestre d'une pyjama party où les petits incidents sonores emmènent les spectateur.ices vers des sensations douces, comme pour penser les traumatismes de l'enfance grâce à des textures organiques et oniriques. L'installation de Cherry B. Diamond est faite d'espaces physiques et métaphysiques sensibles et de rythmiques hyper-hybrides, accompagnée ici de quelques objets symboliques sélectionnés par l'artiste.

Dans sa pratique, Cherry B Diamond propose une lecture expérimentale de l'expérience en club. Iel produit des sons aux porosités multiples qui créent des explosions intenses, aussi bien au niveau physique qu'au niveau mental. Que ce soit lors de ses sets ou lors ses méditations, l'artiste invite le spectateur à relâcher de grandes doses d'endorphines et à se libérer dans cette atmosphère polyphonique.

Cherry B Diamond, DJ et producteurice est un.e résident.e de Lyl Radio Paris, et un.e collaborateurice de DRAFT 001 et du label PC Music. Iel commence maintenant à produire ses propres tracks et travail.le à introduire du codage sonore écrit et modifié en direct pendant ses performances. Sa pratique questionne avec fantaisie la relation entre les espaces digitaux et les espaces hétérotopiques. Cherry B Diamond évoque dans ses compositions identités, raves, rêves, hallucinations, excès de joie et autres espaces mentaux et physiques qui hébergent nos imaginaires.

ANTOINE CONDE I CARRY A TINY SPIDER THAT GOES IN AND OUT OF MY BELLY BUTTON, 2023.

*Antoine Conde, I carry a tiny spider that goes in and out of my belly button, 2023. Crayon graphite sur papier arche.
Dimensions : 130x190 cm*

Le travail d'Antoine Conde peut faire penser à une œuvre cinématographique. À la manière d'un réalisateur, l'artiste construit une narration très rapide, en 24 images par seconde, grâce à une bibliothèque de captures d'écran que l'artiste utilise en les traduisant en dessins. Sur Photoshop, Antoine Conde nourrit cette vision personnelle de tous les détails qui ont happé son attention. Dans *I carry a tiny spider that goes in and out of my belly button*, produite spécifiquement pour l'exposition, l'artiste a choisi de représenter deux éléments chers à sa pratique: la figure de l'araignée et ses influences musicales. L'araignée se fond avec le visage d'un homme qu'on peut à peine apercevoir. Le rapport d'échelle est primordial dans cette œuvre, où l'araignée sauteuse, à l'origine minuscule, s'impose ici face à nous comme un monstre. L'image de l'homme à l'arrière-plan est extraite d'un clip de Green Day, un des groupes iconiques des années 2000 qui ont marqué l'adolescence de l'artiste. Le travail de lumière inclus dans ce dessin nous rappelle l'écran de cinéma avec des images éclairées par gommage et estompage. C'est grâce à cette technique que l'artiste donne un aspect fantomatique à ses personnages.

Né en 1997, Antoine Conde est étudiant en dernière année à l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris, dans l'atelier de Marie-José Burki. Il étudie également en dernière année à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris, dans la section Photo/Vidéo. Ce double cursus lui permet de développer une pratique artistique et une pratique cinématographique qui se nourrissent l'une et l'autre.

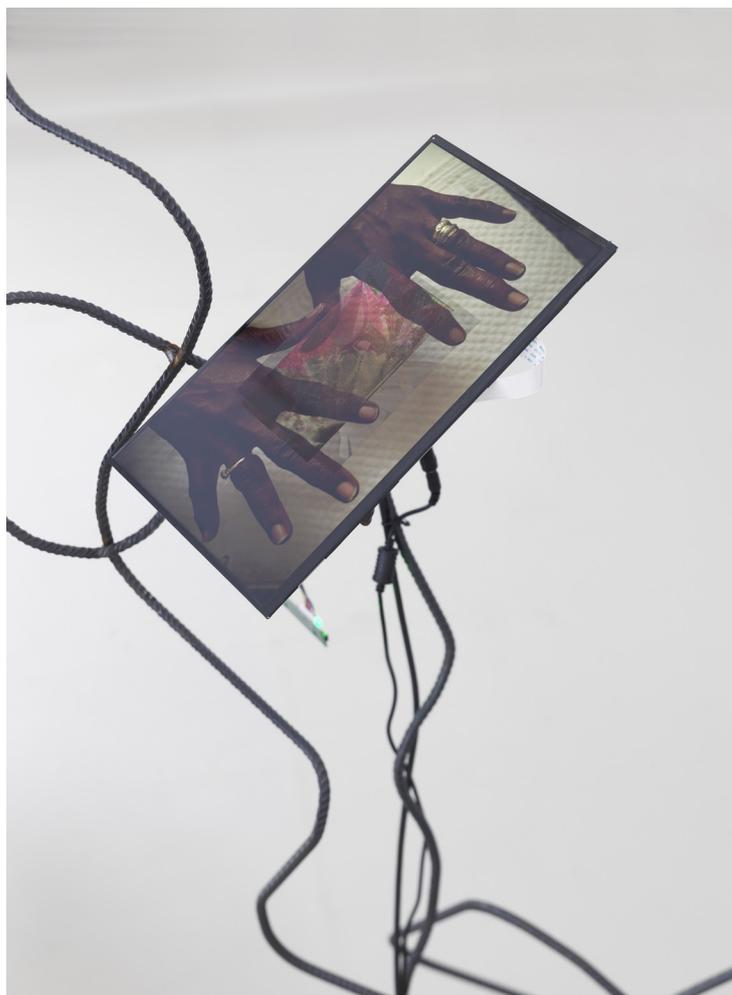
LADJI DIABY SANS TITRE, 2023.

Ladji Diaby, Sans titre, 2023. Lit, bois, papier peint auto adhésif, vidéo numérique. Dimensions variables

“ je ne sais que vous dire sur cette pièce comme sur ma présence ici la seule chose que je peux vous affirmer avec plus ou moins de certitude dans ce court texte, c'est que l'imagination est une fabuleuse résistance face à la domination car elle ouvre mon cœur à vous qui me confiez votre temps et votre force ”

Pour cette notice, l'artiste a souhaité utilisé les mots de sa petite sœur, Fatoumata Diaby. « *Ladji est un jeune artiste né en 2000, il est le grand frère de ses cinq frères et sœurs, dont je fais partie. Il est dans une école d'art: les Beaux-Arts de Paris. Il fait beaucoup d'œuvres comme de la sculpture, de la peinture et plein d'autres choses. Ses œuvres sont différentes les unes des autres et très impressionnantes, mais il y en a plusieurs que je trouve incompréhensibles mais ce n'est pas pour ça que je ne les trouve pas jolies. La plupart de ses œuvres représentent notre famille et lui-même. J'admire beaucoup ce qu'il fait et c'est un très bon exemple pour moi. J'espère un jour être comme lui.* » Fatoumata Diaby

Ladji Diaby est né en 2000. Il est étudiant à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris où il prépare actuellement son DNA. Il vit et travaille à Paris.



GAËLLE CHOISNE SILENT PRIMITIVE ACCUMULATION, 2018-2022.

Pellicule (16/9), écran, structure en métal. Courtesy de l'artiste de la galerie Nicoletti.

Associant littératures européennes et récits caribéens, et puisant aussi bien dans les cultures populaires que celles plus underground, Gaëlle Choisne propose une pratique hybride dans une perspective *queer* qui interroge les interrelations entre les individus et leur environnement naturel, culturel et social. *Silent Primitive Accumulation* (2018-2022) présente un montage de son film éponyme dans une version plus courte sur écran qui est posé sur une structure en acier tortueuse, telles les racines d'une plante déterrée. Si l'absence de son prend une dimension politique en renvoyant à ceux qui demeurent sans voix, les linéaments de ce support sculptural rappellent la force souterraine des rhizomes. En prenant plusieurs lignes de vie comme fil conducteur, les réflexions sur l'érotisme et le racisme qui traversent son film *Primitive Accumulation* rappellent la puissance combative des femmes et la portée émancipatrice du métissage.

Née en 1985, Gaëlle Choisne est une artiste française d'origine haïtienne. Son travail a été exposé dans de nombreuses institutions telles que le MACVAL (Vitry-sur-Seine), Centrale Powerhouse (Montréal), CAFA Museum (Pékin), Pera Museum (Istanbul), MAM - Musée d'art moderne de Paris. Elle a également participé à de nombreuses biennales et triennales : 5e Triennale du New Museum (2021), 11th International Biennial of Contemporary Art (GIBCA), 13e Biennale internationale de Lyon (2015). En 2021, elle est lauréate du prix Aware. Gaëlle Choisne est représentée par les galeries Air de Paris, Romainville (FR) et Nicoletti Contemporary, Londres (UK).



ANTOINE DONZEAUD BROKEN WINDOWS, 2023. CORE CORE, 2023.

Antoine Donzeaud, Broken Windows, 2023. Pièces murales, cadres en bois, verre brisé. Courtesy de l'artiste et de la galerie Exo Exo. Antoine Donzeaud, Core Core, 2023. Installation, structure suspendu, bâche PVC et vidéo sur écran de TV. Courtesy de l'artiste et de la galerie Exo Exo.

Antoine Donzeaud présente ici une pièce extraite de sa série *Broken Windows* entamée en 2018. Elle est la continuité de son travail sur les déplacements des médiums et une synthèse de ses recherches autour de la sculpture, la peinture et leurs tensions inhérentes. Ici, on retrouve plusieurs plaques de verre brisées, cassées et bombées à l'aérosol, enchâssées dans des cadres en bois. L'artiste évoque nos environnements urbains, de leur construction jusqu'à leur délabrement. Cette pièce peut rappeler les œuvres de John Divola où des constellations abstraites d'aérosols suggèrent la présence de l'artiste dans des territoires abandonnés de Californie. Elles sont les fenêtres-pièges du salon de l'exposition qui interpellent le visiteur sur le sentiment de sécurité qu'il a pu ressentir dans les autres espaces. Elles questionnent notre rapport à la ville et à ses ruines contemporaines.

La seconde œuvre de l'artiste est l'installation *Core Core*. Antoine Donzeaud interroge à nouveau la porosité entre les médiums en mêlant ready-made, sculpture et vidéo. On y retrouve encore une évocation de l'univers urbain. Mais ici, sous les stores également bombés à l'aérosol, l'ambiance devient plus intime avec l'utilisation d'un écran transformé en sculpture dont l'image en mouvement fait défiler des extraits de *found footage* d'inconnus en larmes récoltés sur les réseaux sociaux. Dans cet environnement, l'artiste nous amène à tomber par hasard sur la tristesse pour ensuite s'en saisir.

Né en 1985 à Vitry-sur-Seine, Antoine Donzeaud vit et travaille à Paris. Il est diplômé de la Villa Arson. Sa pratique s'intéresse aux structures sociales et aux fictions narratives de la société contemporaine en s'attachant aux notions d'architecture et d'espace, d'identité et de communauté. Son travail se décline à travers différents médiums : les châssis déconstruits, la sérigraphie sur bâches publicitaires, les fenêtres industrielles ou encore la vidéo.

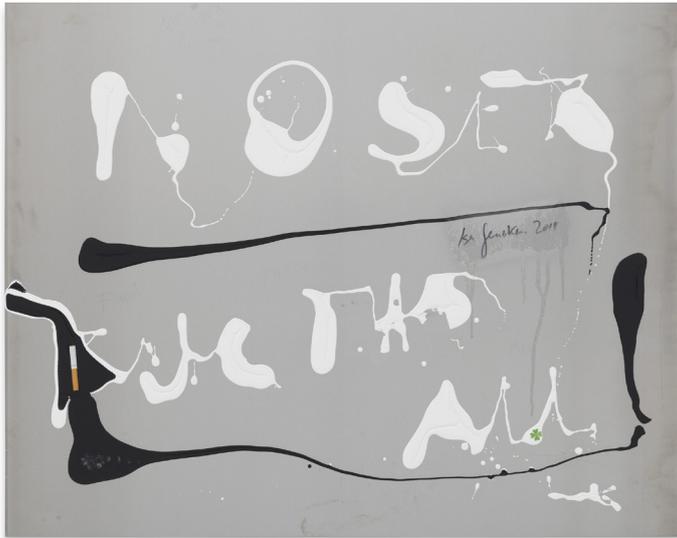


MIMOSA ECHARD LOVE MOUSTIQUAIRE, 2021.

*Tissu synthétique, colle acrylique, latex, collier, bracelet, chaîne, ruban, cintre, balle en plastique vibrante, pigment, et encres.
Œuvre de la collection du FRAC Corsica.*

Love Moustiquaire joue d'une forme de porosité entre l'installation, la peinture et le corps. Tissu synthétique, colle acrylique, latex, collier, bracelet, chaîne, ruban, cintre, balle en plastique vibrante, pigment, et encres, tous ces éléments forment un assemblage d'objets partiels, entre accessoire aliéné, présence fantomatique ou détritrus d'un désir destructeur.

Comme écrit l'artiste Romain Noël dans son texte *Love Pop Apocalypse* sur l'artiste, le travail de Mimosa Echard reflète et rejoue la machinerie de la culture 'pop' en "terrass[ant] les choses, en les rendant plus basses, en les mettant à portée de main des créatures qui, comme l'artiste, foulent le sol accidenté de la planète terre." Chez les objets qui composent *Love Moustiquaire*, on s'aperçoit de cet abaissement métamorphique, chacun suspendu dans un état intermédiaire, hanté par les signes ambivalents de la consommation du plaisir (le smiley, le sextoy, la mode). Selon Romain Noël, cette transformation atteste d'une cruauté implicite, où l'objet pop n'est que les vestiges d'une violence douce, où "le sol accidenté de la planète Terre" n'apparaît que derrière "le trou noir du manque".



ISA GENZKEN UNTITLED, 2018.

© Isa Genzken/VG Bild-Kunst, Bonn Courtesy the artist, David Zwirner, and Galerie Daniel Buchholz, Cologne.

Souvent connue pour avoir contribué au renouveau de la sculpture dans les années 1990-2000, Isa Genzken fait partie de ces artistes qui remettent en question les frontières entre espace public et espace privé. Dans ses sculptures et installations, elle utilise des matériaux bruts tels que le bois, le plâtre et le béton dans un agencement très précis où elle insère des objets réels issus du ready-made, tels que des poupées, des sacs à mains, des caddies, des parasols... Cette notion de réalité apporte toute sa force au travail d'Isa Genzken, en rappelant au visiteur dérangé où il se situe et dans quelle temporalité. Dans l'ouvrage Isa Genzken, publié par Mousse Publishing, Letizia Ragaglia dit que « dans son art, il ne s'agit pas de créer de nouvelles formes, mais de les « écouter » et de canaliser la complexité du monde réel ».

Ce pied dans la réalité est particulièrement présent dans les panneaux qui sont exposés ici. Les deux œuvres *Untitled* sont des panneaux/tableaux sur plaque d'aluminium dans lesquels, pour une fois, l'artiste utilise des éléments de sa vie personnelle. Des coupures de magazines, des papiers d'hôpital, des mégots de cigarettes et des notes, sont collés puis recouverts de résine et d'encre bleue, noire, blanche et rouge, comme si l'artiste avait voulu les dissimuler mais avait été contrainte de les montrer. Nous pourrions alors expérimenter ces tableaux comme nous regardons un autoportrait, comme une porte qui s'entrouvre sur l'intimité. Ces deux œuvres sont ici présentées pour la toute première fois au public. Elles font partie de la même série présentée en 2020 lors de l'exposition personnelle d'Isa Genzken à la galerie David Zwirner à Paris.

Née en 1948, Isa Genzken s'impose, depuis plus de trente ans, comme une des artistes majeures de sa génération. Marqué par les mouvements du constructivisme et du minimalisme, son travail regroupe un ensemble de sculptures et d'installations monumentales qui entrent souvent en dialogue direct avec l'architecture moderne. Il a été montré à Documenta 11 en 2002, à la Biennale de Venise en 2003, au MOMA (Museum of Modern Art) à New-York en 2013-2014 ou encore au Stedelijk Museum à Amsterdam en 2015-2016.

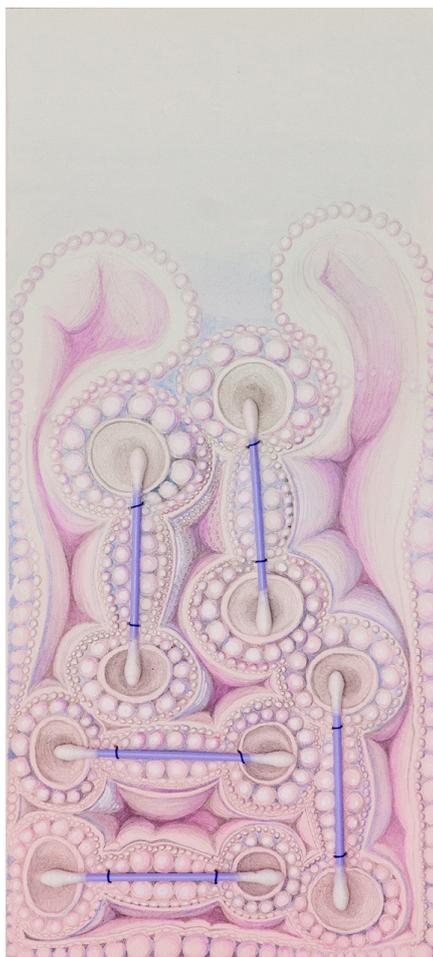


DOMINIQUE GONZALEZ-FOERSTER WATERLOO MARTINI, 1997.

*Installation Linoléum, structure métallique avec spots bleus, bande sonore de Xavier Boussiron.
Œuvre de la collection du FRAC Corsica.*

Connue pour ses installations sous la forme de chambres dans les années 1990, Dominique Gonzalez-Foerster propose ici un dispositif digne d'un décor de cinéma. Les projecteurs inondent d'une lumière bleue une surface de linoléum créant l'illusion d'une piscine tandis que résonnent les accords de guitare de Xavier Boussiron. Avec un art de l'épure qui confine à l'abstraction, l'artiste crée une ambiance qui produit des images mentales et devient un véritable réservoir à fictions. Si la narration n'est pas explicite, il reste que la dimension immersive de sa scénographie appelle de nombreux scénarios. Le caractère quelque peu désuet de la composition musicale oriente le voyage immobile vers une atmosphère discrètement alcoolisée, où les cocktails participeraient à l'allongement des heures, entre mélancolie douce et ennui ouaté. *Waterloo Martini* crée de la sorte une atmosphère flottante, au bord des rêves, empreinte d'une certaine volupté. « Mon atelier c'est la nuit, explique l'artiste. Allongée dans le noir, les pensées prennent forme et s'exposent » La mise en espace qui en ressort ici ouvre le temps à un enroulement en spirale, comme les ronds dans l'eau à la suite d'un plongeon.

Née en 1965 à Strasbourg, Dominique Gonzalez-Foerster a étudié à l'École supérieure d'art de Grenoble avec Pierre Joseph, Véronique Joumard ou encore Philippe Parreno, ainsi qu'à l'Institut des arts plastiques à Paris. Au carrefour entre le cinéma, la mode et la littérature, son œuvre prend la forme d'installations totales dans une veine qui flirte avec le théâtre expérimental. Elle a été exposée au musée d'art moderne de la ville de Paris en 2007, à la Turbine Hall à la Tate Modern de Londres en 2008, à la DIA Arts Foundation à New York en 2009 ou encore au Centre Georges Pompidou en 2015. Elle a collaboré à de nombreuses reprises avec Ange Leccia pour des films dont le dernier *Christophe Définitivement* est sorti en salles le 8 mars 2023.



KINKE KOOI THE WAY I LOOK, 2005. VISIT, 2020. BE PRECISE, 2013.

Kinke Kooi, The Way I Look, 2005. Acrylique, crayon de couleur, fixatif, gouache sur papier. Dimensions : 18 x 25,5 cm. Kinke Kooi, Visit, 2020. Acrylique, crayon de couleur, gouache, épingle sur papier. Dimensions : 27,3 x 31 cm. Kinke Kooi, Be Precise, 2013. Acrylique, crayon de couleur, gouache sur papier. Dimensions : 46 x 61 cm.

Dans la chambre des enfants comme dans le salon, nous retrouvons les dessins de Kinke Kooi où se déploient des formes abstraites et organiques, des objets du quotidien et de nouveaux corps. Le travail de l'artiste néerlandaise s'aborde par une féminité que l'on découvre au travers de ces couleurs pastels, rose, bleu et verte, qu'elle emploie systématiquement. Dans une interview récente, Kooi explique qu'elle est une observatrice et on comprend rapidement son obsession pour les choses qui « s'adaptent », tels que les cuillères dans un tiroir à couverts, une boîte de cotons tiges, ou les petits pois dans leur cosse. Lorsqu'elle utilise l'image de sa main qui entre parfaitement dans un gant, c'est la perspective et le point de vue du gant qu'elle imagine, et non celui du corps qui l'habite. Pour elle, si les choses s'emboîtent et s'imbriquent, c'est avant tout parce qu'elles partagent une relation, et qu'elle s'attache à montrer qu'il y a toujours deux côtés, *two sides to a story*. Le travail de Kinke Kooi se nourrit également de ce langage poétique que l'on retrouve jusque dans ses titres. *Be Precise* et *Sweet Care*, qui nous relie directement à la notion du « care » (prendre soin), et que l'on retrouve à plusieurs reprises dans l'exposition. Le « chez soi », la place de l'intimité, et les moments de soins que l'on s'accorde, deviennent de plus en plus présents dans les œuvres contemporaines, le travail de Kinke Kooi explorant toutes ces questions avec douceur et sincérité.

Née en 1961, Kinke Kooi a étudié à l'Académie des Arts Visuels d'Arnhem. Son travail questionne son rapport aux objets domestiques et la place de l'intime, allant jusqu'à explorer ses propres obsessions.



LAURA LAMIEL FORCLOSE I, 2017 – 2018.

Acier émaillé, tubes fluorescents, câbles, serre-joints, dessin, collage, plexiglass, gants, bois, tissus, objets divers.
Dimensions : 85 x 205 x 88 cm. Courtesy de l'artiste et de la galerie Marcelle Alix.

Forclose (I) fait partie d'un ensemble de 5 œuvres qui ont été présentées lors de l'exposition de Laura Lamiel, *Les yeux de W*, en 2019 au CRAC (Centre Régional d'Art Contemporain Occitanie/Pyrénées-Méditerranée) à Sète. Pour reprendre les mots de l'artiste, cette installation représente une « parole étouffée » (1). *Forclose (I)* se distingue des autres œuvres de l'ensemble car c'est la seule qui ne reprenne pas la structure finale d'une table. L'installation est en effet traversée par une chaise et la plaque de plexiglas qui devrait servir de plateau de table est couchée sur le côté de la structure. Les éléments présents sont disposés comme dans l'atelier : l'artiste a installé une chemise sur le dos d'une chaise. Une pile de livres à la couverture blanche est rangée sous la chaise, tandis qu'un exemplaire à la couverture rouge sang se cache sous un livre blanc, en équilibre sur l'assise. Elle dit de ces livres qu'ils sont « muets, dénudés de leurs mots » (2).

Née en 1943, Laura Lamiel développe, depuis plus de trente ans, une pratique de l'installation qui oppose une structure conceptuelle à un travail personnel sur la mémoire. Dans ses œuvres, la question de l'intimité est particulièrement présente, l'artiste jouant sur les limites entre son espace de travail et l'installation dans l'espace d'exposition.

(1) Cougy, J.-L. (2019) *Laura Lamiel - Les Yeux de W au CRAC à Sète, En revenant de l'expo!*

(2) Grimaldi, M. and Vidalenc, J. (2019) *Offshore 49 - Laura Lamiel en son atelier.*



ANNETTE MESSENGER LES GANTS GRIMACES, 1999.

Annette Messenger - *Les gants grimaces*, 1999. Installation - photographies, gants, crayon de couleur, corde.
Dimensions : 225x125 cm. Œuvre de la collection du FRAC Corsica

Une série de gants de laine sont transformés par l'ajout de crayons au bout des doigts et de petites photographies en noir et blanc d'enfants en train de faire des grimaces. Sous cette nouvelle forme, cet objet familier devient ainsi une patte d'animal griffu et renvoie aux peurs de l'enfance peuplée de contes d'où surgissent des monstres. Mais l'œuvre exorcise aussi ces mêmes angoisses puisqu'il y a bien ici une part de jeu dans cette manière de déformer les visages et de donner à voir d'étranges traits physiologiques. *Les gants grimaces* sont emblématiques de l'œuvre d'Annette Messenger qui fait appel le plus souvent à des matériaux simples qu'elle modifie pour ouvrir la réalité sur un univers à haute intensité émotionnelle, mêlant cruautés et désir de protection. Dans une veine animiste, elle crée des petits ex-voto qui renvoient aux pratiques populaires tout en offrant en actes des analyses empreintes de psychanalyse.

Née à Berck en 1943, Annette Messenger a étudié à l'École des arts décoratifs de Paris avant d'interrompre sa formation quelques temps avant mai 1968. Son œuvre traverse les domaines de l'intime, du fantastique, du corps, de l'enfance ou encore de la féminité, sur un mode qui allie amusements et inquiétudes. Sa longue carrière internationale a été couronnée par l'obtention du Lion d'or à la Biennale de Venise en 2005 et par une exposition au Centre Georges Pompidou à Paris en 2007.



EMMA PASSERA IT'S BETWEEN ME AND GOD, 2023. HAVE YOU EVER HAD FUN LIKE THIS?, 2023.

Emma Passera - It's between me and God, 2023. Baignoire, cheveux synthétiques, mains en étain, oeufs en résine avec insecte, eau savonneuse. Dimensions variables. Emma Passera - Have you ever had fun like this?, 2023. Aluminium, verre divers, cendrier. Dimensions : 46 x 68 cm.

Les deux pièces d'Emma Passera *It's between me and God*, et *Have you ever had fun like this?* correspondent à un bas-relief et une installation qui reprennent la grammaire de l'artiste. À partir d'objets et de métaux trouvés à proximité de son atelier, elle réalise des assemblages et des fontes qui participent à ce qu'elle appelle « une esthétique du chaos ». Éléments fragiles et matières solides forment des agencements poétiques qui font appel à un langage formel ambivalent où la violence côtoie la douceur, et où un objet cassé peut être dans le même mouvement réparé. Une manière de renouveler les représentations féminines en délaissant les stéréotypes au profit de la complexité. Les œuvres sont conçues à partir de matières pauvres mais ils en tirent ici une force : les morceaux de miroirs sont cassés, puis soigneusement réparés, symbole que les personnages sont représentés avec leurs forces, leurs failles et leurs doutes. Dans l'installation *It's between me and God*, l'artiste a choisi de représenter une figure féminine sous l'eau. Ses deux mains dépassent seulement de la baignoire, sans que l'on sache le sens de leur pression : essaie-t-elle de sortir la tête de l'eau ou s'enfonce-t-elle au fond de la baignoire ? En laissant la question sans réponse, Emma Passera privilégie le secret, car comme le rappelle le titre de la pièce, certains moments ne concernent personne d'autre que soi-même. La pièce *Have you ever had fun like this?* est un bas-relief en aluminium. Ici, l'artiste utilise des fragments de miroirs et de verre qu'elle inclut dans de l'aluminium en utilisant la technique de la fonte au sable. Le visiteur peut alors se voir dans le reflet et ainsi prendre le temps de se poser la question qui l'accompagne tout au long de l'exposition : *Is Something Missing?*

Née en 1997, Emma Passera est diplômée avec les félicitations du jury de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris et de l'École nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris. Elle est lauréate en 2021 du Prix du Cabinet Weil. Son travail a récemment été présenté à la Galerie Fitzpatrick (Paris) ; au Confort Moderne à Poitiers ou à la Galerie Badr El Jundi à Madrid. Elle a également pris part à différents projets curatoriaux à la Volonté 93 (Saint-Ouen), à Exo Exo (Paris) et au Palais des Beaux-Arts de Paris.

SÉQUOIA SCAVULLO SHY GIRL, 2023

Séquoia Scavullo, Shy Girl, 2023. Huile sur toile. Dimensions : 160 x 150 cm.

Entre abstraction et figuration, la peinture de Séquoia Scavullo apparaît à la manière de la nature comme un paysage inépuisable qui ne cesse de naître et de renaître sous de nouvelles formes. Les modes de communication non-verbale sont l'élément central de sa pratique. Sur sa toile, le personnage montre par ses actions ce qu'il n'est pas capable d'exprimer à travers la parole, tandis que les couleurs autour de lui forment un motif rythmique intense qui met en image un des symptômes de la maladie de Lyme dont l'artiste est atteinte : la confusion neurologique. L'artiste ne cesse alors de nous rappeler que la création est avant tout son langage sensoriel et qu'elle doit être approchée de manière synesthétique.

Née à Baltimore en 1996, Sequoia Scavullo vit et travaille à Paris. *The Taste of Your Fireplace* à la Kunsthalle Bielefeld est sa première exposition personnelle institutionnelle en Europe. Elle est diplômée, avec les félicitations du jury, de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris.

SCHAUBIZ CRAWLING SHOE, 2023. SANS TITRE #10, 2023.

Schaubiz, Crawling Shoe, 2023. Talons aiguilles, plastiques, cire, embauchoir, métal, résine, colle. Dimensions variables.
Schaubiz, Sans titre #10, 2023. Bois, maille, résine, peinture aérosol, embauchoir. Dimensions : 65 x 65 x 5 cm.

Ce qui traverse le travail de Schaubiz, c'est avant tout son regard sur le vêtement. Diplômée de la Central Saint-Martins, l'artiste développe une pratique de la sculpture habitée et habillée. Dans les pièces *Crawling Shoe* et *Sans titre #10*, on ne peut dissocier l'objet du vêtement dont il vient. L'artiste les déconstruit et réussit à leur donner un nouveau corps : le talon aiguille devient alors colonne vertébrale et la maille se transforme en support. Dans la pièce *Sans titre #10*, extraite d'une série de tableaux de mailles monochromes, l'artiste pousse sa pratique jusqu'au ready-made en utilisant des outils de façonnage de l'industrie du vêtement comme des embauchoirs qui servent à la réalisation des chaussures. Dans un principe de recyclage, les pièces de mailles utilisées dans ces tableaux proviennent de la collection que l'artiste a réalisée pour son diplôme de fin d'études à la Central Saint Martins. La maille - ici déchirée puis tendue sur châssis - nous rappelle la manche d'un vieux pull dont on n'arriverait pas à se séparer. La pièce met justement en avant cette relation d'intimité que nous partageons avec nos vêtements, à rebours de leur fabrication industrielle. Recouvert de résine ou de peinture chromée, Schaubiz rhabille l'habit et le fige dans une esthétique propre à sa recherche identitaire. De ses origines franco-chiliennes, l'artiste extrait des objets et des éléments matériels qui lui permettent de relier une histoire personnelle aux problématiques qui traversent sa génération.

Née en 1997, Mathilde Schaub appelée Schaubiz, aborde la question identitaire grâce au prisme du vêtement qu'elle utilise comme outil et comme médium. Après son diplôme à la Central Saint-Martins, l'artiste décide de pousser sa pratique de la sculpture et intègre l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris en cours d'études. Elle est actuellement étudiante en 3ème année dans l'atelier de Mimosa Echarde.

LISA SIGNORINI WHO R U WHEN NO ONE IS WATCHING?, 2023.

Lisa Signorini, Who R u when no one is watching?, 2023. Huile sur toile. Dimensions : 130 x 97 cm.

Artiste vidéaste, dessinatrice, musicienne, Bomba Lacryma, championne de Uno, cartomancienne, ghostwriter, Lisa Signorini se décrit elle-même comme un être multi-facettes. Tous ces rôles ont cependant besoin de pause. Et dans la peinture *Who R u when no one is watching?*, l'artiste centralise le lit comme lieu de repli, de repos et de répit. Pour Lisa Signorini, les moments où l'on peut s'oublier complètement sont bénis, et nos propres lits sont assurément les endroits les mieux placés pour les vivre. Dans cette opportunité de solitude suspendue, nos lits nous offrent une véritable échappatoire : nous profitons d'être juste allongés et de savourer ce temps où il n'y a rien à faire. Entouré de ses objets fétiches, le personnage est ici lové comme dans une coquille. Elle ne subit aucune urgence et s'autorise à se perdre dans ses rêveries. Le travail de Lisa Signorini est une exploration directe de ses fantasmes et de ses émotions, pour lesquels elle utilise le dessin comme portail et comme vecteur. Elle emploie à juste titre l'expression « l'enfer du détail » pour parler de son rapport physique au dessin. Pour la première fois, et spécifiquement pour cette exposition, l'artiste a choisi la peinture à l'huile comme médium. Cela change radicalement sa méthode de production, l'énergie qu'elle y met est différente, plus fluide, plus lente et plus douce aussi.

Née en 1989, Lisa Signorini vit et travaille entre Paris et New York. Après des études à Rhode Island, l'artiste retrouve Paris et développe, depuis plus de 10 ans, une pratique pluridisciplinaire à l'image de tous ses personnages. Son travail a récemment été exposé lors de la FIAC, à NADA MIAMI et à Liste Basel. Sa dernière exposition personnelle a eu lieu à la galerie Georg Kargl, à Vienne (Autriche), en septembre 2021. Elle prépare une résidence à Lafayette Anticipations et un duo show à Lausanne à l'artist-run-space Standard/Deluxe.



GAIA VINCENSINI THE RULES OF OUR GAME, 2022. ASCENDING (THROUGH YOUR GAZE), 2022.

The rules of our game 2022. Céramique, glaçage, Dimensions variables. Avec l'autorisation de l'artiste & Gaudel de Stampa, Paris. Crédit photo : Aurélien Mole. Ascending (through your gaze) 2022. Céramique, glaçage, aquarelle et acrylique sur toile, lin, fibre de polyester. 170 x 84 x 23 cm. Avec l'autorisation de l'artiste & Gaudel de Stampa, Paris. Crédit photo : Aurélien Mole.

Le travail protéiforme de Gaia Vincensini fait appel aussi bien au dessin qu'à la gravure, la céramique, la broderie ou encore la vidéo. Son univers est peuplé de figures qui montrent la spontanéité de son trait, porté par une approche ludique. C'est d'ailleurs la notion de jeu qui est au cœur des deux œuvres exposées. On reconnaît ici une carte du joker, des pions, ainsi qu'une cible et un jeu de l'oie, qui témoignent de cette importance de l'amusement tout en évoquant le monde professionnel de l'art et ses règles obscures. L'opacité du milieu de la création plastique est en effet soulignée à travers l'impossibilité d'utiliser ces formes de la distraction qui deviennent les signes tangibles d'une certaine aliénation. La fragilité de ces objets en céramique contraste alors avec les tables massives qui pourraient se donner comme les marqueurs imposants des obligations qui ne s'énoncent pas, mais participent néanmoins au code de conduite de l'art contemporain. Pareille « présence bordélique » explicite le goût de l'artiste pour une approche collective de l'art, rythmée par les expérimentations en groupe et la transmission de techniques. Ainsi, ses deux installations laissent comprendre en filigrane que le succès artistique est souvent le fruit d'un malentendu.

Née à Genève où elle a étudié à la Haute École d'Art et de Design (HEAD), Gaia Vincensini vit actuellement à Paris. Elle revient régulièrement dans son village paternel de Loriani. Depuis 2018, elle travaille au sein du collectif Inner Light à la croisée de la mode et de l'art où le textile joue un rôle primordial.

ANTOINE VIVIANI (FINDING A WAY) TO SKIN THE SKY, 2023

Antoine Viviani, (finding a way) to skin the sky, 2023. Film projeté sur plaque de verre suspendue. Dimensions : 100 x 200 cm

Intitulée *(finding a way) to skin the sky*, l'installation d'Antoine Viviani consiste en une fenêtre entre l'intime et le cosmos. Une vitre suspendue reflète simultanément, comme dans une interaction quantique, deux états séparés par des échelles différentes. Une caméra s'envole entre les nuages, laissant apparaître un coucher de soleil qui plonge la pièce dans une atmosphère inquiétante. De l'autre côté du verre, on peut voir les reflets de scènes de travail. Rythmée par une bande son organique, l'image s'éloigne du principe de représentation. Dans ce processus de modelage et remodelage de la réalité, le spectateur est invité à questionner le rapport à son propre corps et au monde. L'artiste met ici en forme la porosité entre corps pensant et corps biologique. L'écran représente une forme simulée de cette machine-bureau, entre paysage intérieur et mise en image du réel. Comme si cet espace si particulier de la maison servait principalement un seul but : nous permettre de digérer et transformer le monde, pour, in fine, « transférer toujours plus de vie dans (notre) corps » (Emanuele Coccia, *La Philosophie de la maison*).

Antoine Viviani est un réalisateur et vidéaste dont la pratique interroge les limites de notre subjectivité, à travers films, installations vidéo ou expériences immersives. Mettant en scène grâce à des points de vue toujours nouveaux et singuliers une forme de cinéma intérieur, mental, presque à la frontière du solipsisme, il questionne les limites de notre conscience et de notre liberté, de la perception et de la technologie. Cherchant souvent à renouveler une forme de lyrisme, ses œuvres toujours très musicales mélangent les codes de la science-fiction et du documentaire et créent des chorégraphies d'échelles impossibles.

Née en 1983 à Nice, Antoine Viviani vit et travaille entre Paris et la Corse. Son travail a été sélectionné et récompensé dans de nombreux festivals internationaux tels que Sundance, CPH:DOX, Visions du Réel, l'IDFA, la Mostra de Venise, et également exposé dans de nombreuses institutions telles que le Sensory Ethnographic Lab de Harvard, la National Gallery of Iceland, le Musée des Champs Libres, etc. Il est lauréat en 2022 de la Villa Albertine aux États-Unis et du Magnetic Residency / Fluxus Arts program au Royaume-Uni. Il est originaire de Sicile et de Pantelleria mais aussi de Pieve, en Haute-Corse, où il a fondé la fabrique agricole *Providenza*.

VIOLETTE WOOD

Violette Wood développe une double pratique d'artiste-curatrice qui considère chaque exposition comme une œuvre en soi. Elle conçoit pour chacune de ses expositions des œuvres qui viennent supporter, soutenir ou accueillir les pièces des artistes qu'elle invite. Elle s'intéresse notamment à la place de l'intimité dans l'espace d'exposition et aux rapports que les artistes entretiennent avec leur propre espace domestique. Pour être là sans vraiment y être, l'artiste-curatrice place ici sa pièce comme une cimaise, tout à la fois séparation et lien entre le salon et l'espace « extérieur » au sein de l'exposition. Le voile que l'artiste utilise permet alors de découvrir, depuis le bureau, une première lecture de la pièce *Waterloo Martini* de Dominique Gonzalez-Foerster. Cette dernière a toujours été une grande influence pour Violette Wood, tant pour son rapport à l'espace domestique que pour sa manière de le recréer et de le partager avec le public. Si le musée est le lieu le plus public qui soit, alors que se passe-t-il quand ce lieu nous déplace dans nos propres intimités ? Visiter les chambres de Dominique Gonzalez-Foerster, c'est effectuer un voyage dans son histoire mais également dans la nôtre, celle de nos chambres d'ados à notre maison d'adulte en passant par nos colocations estudiantines. Pour Violette Wood, le rideau est alors son espace intime, sa cachette, mais aussi le lien même de deux parties de l'exposition. Il est alors lui-même public sans vraiment l'être puisqu'il n'est pas indiqué comme œuvre mais plutôt comme élément de scénographie.

Née en 1996, Violette Wood intègre, après des études de relations publiques à l'Université des Arts de Londres, l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris dont elle est diplômée depuis juin 2022. Elle y a suivi la filière « Artistes et Métiers de l'exposition » qui lui permet de développer cette double pratique.

ENTRETIEN

EMMA PASSERA ET VIOLETTE WOOD
PAR FABIEN DANESI

I - COMMENT VOUS ÊTES-VOUS RENCONTRÉES ET COMMENT AVEZ-VOUS DÉCIDÉ LA CRÉATION DU COLLECTIF MOTHER ?

Violette: Nous nous sommes rencontrées dans le cadre de nos études aux Beaux-Arts de Paris en 2017. Très vite, nous avons eu l'opportunité de travailler ensemble, sur des projets collectifs. Emma avait créé un espace d'exposition au sein de la Volonté 93, à Saint-Ouen. Elle m'a invitée à assurer le commissariat de la première exposition de sa programmation. Pour « *I have no children, but I'm a mother* », j'avais réuni une dizaine d'artistes dans une exposition évocatrice de l'espace intime et domestique. C'est ce projet, cette première expérience commune, qui nous a donné envie d'aller plus loin ensemble et de créer un collectif curatoriale qui nous permette de construire tout un cycle d'expositions, qui traite justement des relations entre espace public et espace privé.

2 - IS SOMETHING MISSING? EST LE TITRE DE VOTRE EXPOSITION AU FRAC. VOUS REPRENEZ ICI UNE PHRASE TIRÉE DE L'ŒUVRE DE LOUISE BOURGEOIS I'M AFRAID (2009). À LA QUESTION, L'ARTISTE RÉPOND EN PRÉCISANT « YES SOMETHING IS MISSING AND ALWAYS WILL BE MISSING. THE EXPERIENCE OF EMPTINESS » (OUI QUELQUE CHOSE MANQUE ET MANQUERA TOUJOURS. L'EXPÉRIENCE DU VIDE). EN QUOI CETTE RÉFLEXION FAIT-ELLE ÉCHO À VOTRE APPROCHE POUR CETTE EXPOSITION ?

Emma et Violette: Le travail de Louise Bourgeois, et plus particulièrement ses mots, ont accompagné notre recherche dès le début. Si nous avons choisi de donner ce titre à notre exposition, c'est avant tout en hommage à cette artiste. Nous aimions l'idée qu'une exposition pose une question. Ici, il y a une sorte de double sens, matériel et immatériel, à cette question. Notre exposition s'intéresse à la porosité entre l'espace intime et l'espace public qui s'opère dans le musée. L'espace intime nous apparaît alors en deux temps. Tout d'abord, il se matérialise au sein de l'exposition, car cette dernière prend des apparences domestiques. Mais ce que l'exposition ne peut pas montrer, et qui se révèle dans un second temps, c'est l'espace intime que chaque visiteur expérimente mentalement. Dans ce sens, *Something always*

will be missing, quelque chose sera toujours manquant, car chaque expérience de l'intimité est nécessairement personnelle et unique: elle se compose forcément d'une part de matérialité et d'une part de vide.

3 - VOUS ÊTES À LA FOIS ARTISTES ET CURATRICES. COMMENT CES DEUX PRATIQUES SE NOURRISSENT-ELLES ?

Violette: À son arrivée à la tête de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, Jean de Loisy a mis en place une filière « Artistes et Métiers de l'exposition », pour répondre à sa volonté de proposer une professionnalisation aux étudiant.e.s de l'école. J'ai participé à la première édition et j'ai notamment eu la chance de travailler sur *Le Cabaret du Néant*, une exposition qui a eu lieu au Frac Île-de-France en mars 2020. Très vite, j'ai senti le besoin de créer des expositions, et surtout de me rapprocher de certain.e.s artistes. J'ai approfondi mes recherches sur les artistes-curateur.trice.s, et je me suis réellement posé la question suivante: tous les artistes ne sont-ils pas à un certain moment leur propre curateur.trice? La limite entre ces deux pratiques était pour moi le point de départ de ma recherche. Pour mon diplôme de fin d'études, j'ai donc invité une dizaine d'artistes à participer à mon exposition, et j'ai réalisé que ma pratique artistique pouvait alors servir de lien, entre eux et moi, entre l'espace d'exposition et leurs travaux. Je ne souhaite pas toujours que mes pièces soient décrites comme telles: parfois je préfère même qu'elles ne soient pas dans le plan, comme pour être là sans vraiment y être. Ensuite, j'ai une réelle envie, un besoin même, d'un fonctionnement collectif, qui me permette de travailler avec d'autres, car j'ai vite constaté que la pratique de l'artiste seul dans son atelier n'était pas ce qui me convenait le mieux. Il m'arrive donc également de co-signer des pièces avec les artistes que je sélectionne, avec lequel.les se met en place une véritable collaboration. Ce fut le cas avec Antoine Conde avec qui j'ai réalisé deux pièces pour mon projet de diplôme qui s'intitulait *No Winners, No Losers*.

Emma: J'ai commencé à avoir une pratique curatoriale pendant le premier confinement: les lieux d'expositions étaient fermés et, avec mes ami.e.s, nous n'avions plus la possibilité de montrer notre travail. Avec Séquoia Scavullo - avec qui j'ai toujours partagé mon atelier - nous avons décidé de transformer une partie de notre Artist Run Space La Volonté 93 en espace d'exposition. Dans cet espace, qui était à l'origine une simple allée qui servait au déchargement des camions, nous avons tout vidé et repeint, et nous avons pensé une programmation essentiellement féminine en invitant des curatrices comme Violette Wood ou Mila King. Nous avons eu la chance d'exposer

de nombreuses artistes que j'admirais beaucoup, comme Anne Bourse ou Gaëlle Choïsne. Je me suis vraiment investie dans cet espace dans lequel je me projetais, et j'ai donc commencé à m'intéresser au commissariat, notamment à la façon dont les artistes l'abordent dans leurs pratiques. En 2022, nous avons fait une conférence avec Mark Alizart, Antoine Donzeaud et Thomas Fougeirol sur l'exposition comme geste artistique. J'ai dû abandonner mon espace à la Volonté 93 en 2021, mais j'ai continué à vouloir entretenir une pratique curatoriale, notamment à travers l'idée du collectif qui m'a permis de me détacher des lieux et d'aborder cette pratique de manière plus conceptuelle. Ma pratique artistique est avant tout une pratique de déplacement: je récupère des objets, des déchets, avec lesquels j'essaie de créer un environnement. J'aborde ma pratique curatoriale de la même manière.

4 - AVEZ-VOUS UN GROUPE D'ARTISTES AVEC LEQUEL VOUS COLLABOREZ RÉGULIÈREMENT ET QUE VOUS SOUHAITEZ PROMOUVOIR DANS TOUS VOS PROJETS OU PARTEZ-VOUS D'UN CONCEPT OU D'UN THÈME POUR OPÉRER VOTRE SÉLECTION D'ŒUVRES ?

Emma et Violette: Justement, notre approche est forcément marquée par le fait que nous sommes également artistes. Lorsque nous sélectionnons des artistes et des œuvres, c'est avant tout parce que ce sont des personnes avec qui nous travaillons quotidiennement. Certain.e.s sont nos ami.e.s de longue date, d'autres sont des artistes dont la pratique accompagne nos recherches depuis des années. Nous souhaitons toujours baser notre sélection sur des pratiques que l'on comprend et que l'on partage. Nous aimons l'idée d'une compagnie de théâtre que l'on peut voir évoluer en fonction des lieux et du temps. Certain.e.s artistes ont fait leur première exposition avec nous et c'est un plaisir, une fierté, de pouvoir faire voyager leurs travaux jusqu'en Corse, et d'avoir la chance de les exposer aux côtés d'œuvres de la collection du FRAC Corsica. Par exemple, nous avons presque systématiquement exposé le travail de Séquoia Scavullo et de Mathilde Schaub car nous nous attachons à construire une relation avec les artistes et à réellement les accompagner, dans cette idée de curateur-mother.

5 - L'EXPOSITION PRÉSENTE CERTAINES PIÈCES DE LA COLLECTION DU FRAC CORSICA QUE L'ON DOIT À AGNÈS ACCORSI, MIMOSA ECHARD, DOMINIQUE GONZALEZ-FOERSTER ET ANNETTE MESSAGER. QUEL REGARD PORTEZ-VOUS SUR CETTE COLLECTION ?

Emma et Violette: À chaque exposition, nous souhaitons profiter pleinement du lieu qui nous invite, en l'incluant

totalemment dans nos propositions. Nous avons toutes les deux participé à la filière des métiers d'exposition aux Beaux-Arts de Paris qui nous a permis de découvrir la collection de l'École et le travail impressionnant des conservateurs. Il nous a semblé évident de nous appuyer sur la collection du FRAC afin de créer un réel échange entre générations et entre différentes temporalités. Par ailleurs, nous avons eu la chance d'avoir accès aux réserves de la collection du FRAC Corsica, qui se trouvent à Bastia et que nous avons visitées. C'était la première fois que nous pouvions voir de si près des œuvres que nous regardions depuis tant d'années. Pour la dernière salle de l'exposition, nous avons par exemple voulu faire dialoguer les pièces *Waterloo Martini* de Dominique Gonzalez-Foerster, *L'Âme Hospitalière* d'Agnès Accorsi et *Shy Girl* de Séquoia Scavullo, dans une atmosphère insulaire, notre scénographie appelant le visiteur.euse à créer sa propre fiction dans cette ambiance aquatique où la fluidité de l'eau crée une ambivalence entre rêve et réalité.

6 - COMMENT ABORDEZ-VOUS LA PROBLÉMATIQUE DU GENRE ?

Emma et Violette: La question n'est pas d'aborder la problématique du genre, mais plutôt de donner des opportunités à leurs représentations. Il y a en effet énormément de façons de traiter ce sujet et ces questions traversent la pratique de plusieurs artistes de l'exposition comme Mimosa Echard, Kinke Kooi ou Lisa Signorini. L'idée de notre collectif est aussi venue lorsque nous avons étudié le travail de Myriam Shapiro et Judy Chicago, *Womanhouse* (1972). À notre niveau, nous souhaitons créer nos propres expositions et devenir nos propres curateur.trice.s afin de pouvoir choisir les artistes qui seront à nos côtés. Le nom de notre collectif a justement été choisi pour parler de cette relation amicale, familiale, maternelle et féministe, qui nous lie depuis toujours. Le titre de la première exposition de Violette "*I have no children, but I'm a mother*" est devenue notre étendard, car les ambivalences autour de ce titre nous ont énormément portées. Quand on est artiste, d'une certaine façon, ce sont nos œuvres qui sont nos enfants. Pour nous, il s'agit avant tout d'une approche féminine et féministe de l'exposition, en opposition ou en réaction avec les manières de faire - parfois patriarcales - de certaines institutions.

7 - PENSEZ-VOUS VOTRE EXPOSITION EN TERMES POLITIQUES ET SELON LA DÉFINITION QU'EN DONNE PAUL PRECIADO QUAND IL REMARQUE QUE « LA TÂCHE DU POLITIQUE EST DE FAIRE EN SORTE QU'UNE ENTITÉ INEXISTANTE SE PRÉSENTE COMME EXISTANTE, JUSQU'AU POINT OÙ ELLE PEUT ACQUÉRIR LE STATUT DE NATUREL, OU MÊME ALLER JUSQU'À SE DÉFENDRE EN REVENDIQUANT SON STATUT D'UNIVERSEL » ?

Emma et Violette: À la manière de la nature, nous souhaitons que chacune de nos expositions soit un environnement qui inclut les artistes de façon totale et où chacun.e amène une pièce à sa concrétisation. Nous donnons une place particulière au travail *in situ*, ce qui nous amène parfois, à collaborer directement avec des artistes sur la production des sols, cimaises et plafonds. Dans ce sens, une grande partie des pièces ont été produites spécifiquement pour cette exposition. Nous n'imposons pas une forme de politisation à nos thématiques, dans la mesure où le travail même de chaque artiste a sa propre orientation politique. Dans cette exposition-maison, nous avons voulu laisser résonner les voix de chacun.e. À première vue, on pourrait penser que c'est une maison normative. Mais, quand on regarde de plus près chacune des pièces, elles se révèlent être totalement en opposition avec les modèles que l'on nous a imposés jusqu'à maintenant. Par exemple la pièce de Gaëlle Choisine a une réelle portée politique. Caroline Honorien dit justement à son propos que « *l'artiste montre comment les spectres de l'histoire coloniale dés(organisent) notre monde et conditionnent les liens intimes et politiques que nous formons avec les humains, les objets ou l'environnement* ». Placée dans le salon, l'œuvre joue chez nous le rôle d'une télévision familiale. Mais en réalité, elle est surtout présente pour diffuser la réflexion de l'artiste sur notre histoire post-coloniale.

8 - L'EXPOSITION PREND EN EFFET LA FORME D'UNE MAISON AVEC UN SALON, DEUX CHAMBRES, UNE SALLE DE BAINS, UN BUREAU ET UN JARDIN. DANS SA PHILOSOPHIE DE LA MAISON, EMANUELE COCCIA EXPLIQUE QUE « LA MAISON EST LA RÉALITÉ MORALE PAR EXCELLENCE: UN ARTEFACT PSYCHIQUE ET MATÉRIEL QUI NOUS PERMET D'ÊTRE AU MONDE MIEUX QUE LA NATURE NE NOUS LE PERMET. [...] UNE MAISON N'EST QUE CELA: UNE PREMIÈRE ESQUISSE, JAMAIS DÉFINITIVE, DE LA SUPERPOSITION, ENTRE NOTRE BONHEUR ET LE MONDE. » ÊTES-VOUS D'ACCORD AVEC CETTE PROPOSITION ?

Emma et Violette: Comme nous le disions plus haut, pour nous, il ne s'agit pas que de cela. Certes, la maison est reliée à sa matérialité, car elle est une entité physique. Même si la maison représente l'espace intime par excellence, ce dernier n'est pas uniquement physique car nous pouvons l'expérimenter en dehors de chez nous. En anglais d'ailleurs, il y a cette nuance entre *house* et *home*, qui marque bien la différence entre l'espace domestique physique et l'espace domestique mental, intime, où l'on se sent chez soi. C'est pourquoi la deuxième partie la citation d'Emanuele Coccia nous correspond plutôt bien: la maison n'est jamais définitive, elle se déplace avec nous, elle nous suit. Nous souhaitons

justement pousser son déplacement jusqu'à l'espace d'exposition, positionnant les visiteurs comme visiteurs de notre maison mais aussi visiteurs de leurs propres souvenirs intimes.

9 - LA MAISON FUT SOUVENT CONSIDÉRÉE COMME LE LIEU STRICT DE LA VIE PRIVÉE QUAND UNE SALLE D'EXPOSITION EST UN LIEU PUBLIC PAR EXCELLENCE. EST-CE QUE VOTRE SCÉNOGRAPHIE ENREGISTRE LA FIN DE CETTE OPPOSITION ? PEUT-ON IMAGINER LE MUSÉE COMME UN LIEU INTIME FINALEMENT ?

Violette: Nombreux.se.s sont les artistes qui ont justement fait exploser ses frontières. Pour mon mémoire, j'ai travaillé sur cette question et je me suis penchée sur le travail d'artistes comme Tracey Emin, Jeremy Deller, Dominique Gonzalez-Foerster ou encore sur celui de Ryan Trecartin et de Lizzie Fitch. Cette limite entre espace public et espace privé questionne réellement la place du visiteur et celle du curateur. Pour moi, le curateur se doit d'emmener le visiteur et de lui proposer quelque chose. Lorsqu'il est question d'espace intime, il y a plusieurs possibilités pour le visiteur: soit iel se sent comme intrusif.ve et voyeur.se d'une scène qu'iel ne devrait pas vivre, soit iel voyage lui.elle-même dans sa propre intimité. Je pense que la pièce qui exprime le mieux cette idée est *The Bed* de Tracey Emin, ce lit qui l'a accueillie pendant une période de dépression et qu'elle représente littéralement entouré de déchets et de mouchoirs utilisés, et en face duquel on peut sentir son désespoir. J'ai le sentiment que nous avons toutes vécu des scènes similaires. Pour moi, cette limite, c'est un vrai voyage introspectif propre à chaque visiteur.

10 - QUELLES SONT LES ESTHÉTIQUES QUI VOUS INTÉRESSENT LE PLUS AUJOURD'HUI ?

Violette: Emma et moi, nous nous connaissons aujourd'hui depuis plus de 6 ans. Depuis le jour de notre rencontre, nous partageons énormément de références, de pièces, de livres, de sons... Cette relation nous a permis de créer une approche curatoriale très singulière, et parfois nous n'avons même pas besoin de discuter lorsque nous sélectionnons une œuvre. Je pense qu'avec Emma, on ne va pas toujours vers les mêmes esthétiques mais on se rend vite compte que nos choix se répondent beaucoup. Personnellement, je suis très influencée par la culture populaire et par ses paradoxes. Je suis une fan inconditionnelle de *nail-art*, de Justin Bieber, et de Formule 1. Tout ça, mélangé à la culture *emo*, qui, il me semble, touche beaucoup notre génération. En cela, je me sens très proche du travail d'Antoine Conde qui mélange des dessins des héroïnes d'Euphoria (série OCS) avec des portraits du chanteur de Green Day. À côté de ça, avec Emma, on a toujours été touchée par les mêmes œuvres, on a beaucoup regardé le travail de Dominique Gonzalez-Foerster, de Kiki Smith, de Louise

Bourgeois, ou encore d'Anne Bourse et de Mimosa Echard. Le plus souvent, ce sont des femmes qui nous ont poussées à créer ce collectif et à faire des propositions féministes certes, mais surtout personnelles et honnêtes.

Emma : En effet, avec Violette, nous avons souvent une entente très forte sur le choix des pièces et je dirais que cela relève d'envies très instinctives. Nous souhaitons avant tout ouvrir un dialogue entre les artistes. Je m'intéresse à tout ce qui se fait aujourd'hui et je n'ai pas d'attrance pour une esthétique en particulier. L'art contemporain est, pour reprendre l'expression de Thomas Fougérol, un « domaine de fétichiste », dans le sens qu'il requiert une passion sans réserve. J'aime voir les choses sous cet angle. Thomas a réalisé des expositions à partir de pièces laissées de côté par les artistes dans leur atelier, il a sélectionné ces fragments de pièces pour les exposer. Je dirais que mes attirances esthétiques sont un peu semblables : j'aime disséquer des pratiques pour essayer d'en comprendre la genèse et les différents composants. Souvent, j'ai une obsession assez monomaniaque autour d'un.e artiste dont je vais essayer de comprendre l'œuvre en entier. J'aime beaucoup les univers mystérieux comme les sculptures de Judith Scott par exemple. On dit souvent qu'elle appartient au courant de l'art brut mais je n'aime pas ce genre de catégorisation. Je comprends que le langage soit important dans le domaine de l'art mais je m'en méfie aussi beaucoup, et pour moi, l'esthétique s'apparente souvent à la critique. Je pense ma pratique artistique de manière synesthésique et je trouve parfois que les classements esthétiques me rappellent trop ceux des scientifiques qui tentent de classer les différentes espèces de la nature. C'est important, certes, mais comme pour la science, il y a toujours une marge d'erreur, et ces différents classements évoluent avec le temps.

II - L'EXPOSITION FAIT APPEL À PLUSIEURS BANDES-SON. LA MUSIQUE EST-ELLE UN ÉLÉMENT IMPORTANT POUR VOUS ?

Emma : Le son est un médium qui m'intéresse énormément que ce soit la composition, la performance, les instruments ou les installations sonores. Il est très important pour moi d'inclure des artistes sonores dans nos projets, comme Inès Cherifi ou Cherry B. Diamond. Elles sont des artistes aux multiples facettes que j'ai vu évoluer au cours des années et développer des pratiques très intéressantes. Les sons et les bruits sont des matériaux que l'on peut modifier à l'infini et je me sens proche de leur travail, même si nous n'utilisons pas les mêmes matières. Pour moi, toutes les artistes sont en quelque sorte des compositeur.trices. Je me suis notamment beaucoup intéressée aux compositeur.trices de la musique minimaliste et ma découverte du compositeur américain Julius Eastman a été l'une de mes grandes sources d'inspiration. Il a créé des partitions à partir de schémas scientifiques de l'espace. Très peu de ses œuvres ont pu être sauvées car il travaillait ce qu'il appelle la « musique organique » : chacune de ses pièces était modifiée au cours de ses compositions. Je travaille régulièrement avec Inès Cherifi qui est pour moi l'une des plus brillantes compositrices contemporaines. Mais comme Julius,

elle modifie régulièrement ses sons. Il est donc très important pour moi de pouvoir montrer son œuvre le plus possible au présent, de trouver des moyens de l'archiver et d'en garder des traces.

12 - COMMENT ENVISAGEZ-VOUS LE TERRITOIRE CORSE SUR LE PLAN DE LA CRÉATION ?

Emma et Violette : Avant toute chose, le Frac Corsica nous a offert une opportunité exceptionnelle. En tant que jeunes artistes et jeunes curatrices, ce projet, c'est notre enfant et on tenait à remercier sincèrement toute l'équipe du Frac pour sa confiance. Enfin, la Corse a été un moment de découvertes pour nous car nous avons eu la possibilité de rencontrer beaucoup d'artistes comme Alexia Caamano, Agnès Accorsi, Elie Cristiani, Ange Leccia, Antoine Viviani... Nous avons fait un tour complet de la Corse. Nous avons eu la chance, par exemple, de visiter l'atelier d'Elie Cristiani, où il transforme des cendres humaines en minéraux grâce à un procédé secret. Nous sommes aussi allées dans le Cap rencontrer Ange Leccia qui a très souvent travaillé avec Dominique Gonzalez-Foerster. Nous avons pu entrevoir sa caméra braquée sur la Méditerranée et voir la fameuse plage de Nonza qu'il a filmée pour son œuvre *La Mer*.

Violette : Le plus intéressant pour nous deux, je pense, a été de pouvoir découvrir la Corse par le biais de ses artistes. Il est vrai que le territoire insulaire semble avoir une très forte influence sur les pratiques de chacun.e.s, et quelle que soit leur génération, que ce soit Alexia Caamano ou Ange Leccia, on les sent habité.es, traversé.es, traumatisé.es, dans le bon sens du terme, par ce territoire.

Emma : Nous avons également assisté cet été au festival de cinéma *Providenza*, créé par Antoine Viviani qui met en avant le cinéma d'auteur.trice et le cinéma expérimental. Pendant cette période, les films sont projetés en extérieur, dans le magnifique amphithéâtre du terrain. Le cinéma d'Antoine est profondément marqué par les paysages corses. Dans son film *In Limbo*, on retrouve notamment des méduses, comme dans les vidéos d'Agnès Accorsi. La mer, la terre, les minéraux sont des éléments qui reviennent souvent dans la pratique des artistes corses. Pour le tournage de la vidéo de Sequoia Scavullo, je suis revenue en Novembre où nous avons filmé sur les routes et dans la rivière près de Pieve. Ces lieux très chargés poussent les artistes à créer des mythologies nouvelles.

FRAC CORSE
La Citadelle, 20250 Corti
frac@isula.corsica
Tel + 33 (0)4 20 03 95 33

De février à mai
et de septembre à décembre
Du lundi au samedi de 10h à 17h

De juin à septembre
Du lundi au samedi de 10h à 19h

Fermé le 25 décembre, le 1^{er} janvier et le 1^{er} mai.

Entrée libre

Palazzu di a Cullettività di Corsica
22, corsu Grandval
BP 215 – 20187 Aiacciu cedex 1
+33 (0)4 95 20 25 25
presse@isula.corsica

*Cette exposition a obtenu le soutien
des amis des Beaux-Arts de Paris.*

